GRAFFITI: MOYEN DE COMMUNICATION SANS FRONTIÈRES

Elena PREDESCU, Mihaela RUS[1]

Abstract: *From their earliest age, children like to draw on the walls and everywhere, so sometimes, parents do not know how to stop them. There is a natural human disposition to communication through activities like engravings, sculptures, scratches, drawings applied to walls, trees, rocks and other kind of surfaces. Graffiti's story overlaps with mankind that, along its evolution, has developed multiple types of graffiti. They swing between document and leisure, between sense and non-sense, between vandalism and art. As a deviant manifestation, vandalism has been identified in the late 18th century, when the term itself was invented to stand for this kind of reproachful conduct. Graffiti is a social behaviour, a way of life, a manifestation, more or less aggressive. The anti-graffiti campaign takes various forms and intensities. In this context, young people grow and live, being attracted by the models, driven by a strong desire to immitate and overcome the ancestral impulses to which they must resist in order not to enter in conflict with the law. It appears that the multiple scientific approaches to education have some limits as long as children are advised on what they are supposed "not to do", and almost never what "to do", especially when it comes to natural tendency, as is proved by the history of mankind.*

Key-words: *graffiti, communication, vandalism, the anti-graffiti campaign*

Dès leur plus jeune âge, les enfants aiment griffonner sur les murs des pièces, sur les meubles, les sols ou les portes. C'est un penchant instinctif, non conscient, difficilement contrôlé par les parents qui, parfois, ne savent plus quoi faire pour déterminer leurs enfants à ne plus gribouiller toute la maison. Un peu plus tard, à mesure que les enfants grandissent, ça continue sur les palissades, les murs extérieurs des maisons ou des institutions publiques et privées. Ainsi, les jeunes s'occupent à des pratiques qui, peu à peu, s'encadrent dans le phénomène connu sous le nom de *graffiti*, activité largement répandue chez les enfants et les adolescents.

1. DÉFINITIONS, BREF HISTORIQUE ET ACCEPTIONS DU PHÉNOMÈNE

Graffiti vient de l'italien *graffito*, terme désignant un stylet à écrire. De même, *graffito* dérive du latin *graphium* signifiant *éraflure* qui, à son tour, tire son

[1] Andrei Şaguna University of Constanța, ROMANIA, elena.predescu@yahoo.com

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

étymologie du grec *graphein* qui signifie, indifféremment, écrire, dessiner ou peindre. On utilise le mot *graffiti* tant au singulier qu'au pluriel. Les auteurs de ces graffiti sont appelés *graffeurs* ou *graffiti-artists*, *graffiteurs* ou *writers*, en anglais. Les graffeurs se font connaître en apposant leurs œuvres sur des supports du type murs, métros ou encore flans de camions.

Pour la réalisation des graffiti, à l'époque moderne, les outils les plus utilisés sont la *peinture aérosol* et les *marqueurs*. La *peinture aérosol*, ou précisément, la *peinture en aérosol*, est une peinture que l'on applique au moyen d'une bombe aérosol.

Les spécialistes du graffiti disent qu'il en existe de plusieurs catégories selon leur contenu, mais nous retenons seulement:

Le *tag* (marque, signature) est le dessin du nom de l'artiste: chaque tagueur a un pseudonyme et une signature (blaze). Le dessin est généralement très travaillé, à la manière des calligraphies chinoises ou arabes. Le *tag* c'est plutôt un logo qu'une écriture, et souvent, seuls les habitués parviennent à déchiffrer le nom écrit. Les techniques utilisées sont généralement l'aérosol, le marqueur, l'autocollant et, depuis la fin des années 2000, le pulvérisateur.

Le *flop*, est une forme intermédiaire entre le tag et la pièce, c'est une performance graphique, un graff peint en un seul coup de bombe. En général, un *flop* est réalisé en quelques minutes, à l'aide de deux couleurs (un remplissage et un contour). Ce procédé est assez difficile à réaliser et certains graffeurs préfèrent considérer que peindre lettre par lettre, en un coup, relève du *flop*.

La *pièce* est un travail élaboré par le graffeur qui a du temps pour dessiner et qui utilise des endroits légaux: murs d'expression libre, commandes professionnelles ou des endroits situés dans des usines désaffectées, sous des ponts ou dans des terrains vagues. Dans ces circonstances, le graffeur peut laisser libre cours à la technique et aux finesses du graffiti en réalisant des *pièces* bien plus riches en couleurs et en formes. Il n'est plus contraint par le temps, comme dans l'action illégale, et le style individuel de l'artiste peut se révéler pleinement.

1.1. Graffiti des tréfonds de l'histoire

La recherche historique soutient que l'existence des *graffiti* remonte aux temps reculés, dont certains exemples jusqu'à la Grèce antique et à l'Empire romain[2] et peut aller de simple griffures à des peintures élaborées de murs.

Les graffiti ont une grande importance en archéologie: ils font partie, avec les textes épigraphiques, des témoignages écrits non littéraires, populaires, des aspects inédits des sociétés qui les ont produits. Les graffiti antiques pouvaient être aussi bien des annonces électorales, des messages de supporters à certains athlètes (sportifs ou gladiateurs), des messages à contenu politique, religieux, personnel,

[2] "Graffito", in *Oxford English Dictionary*, second volume, Oxford University Press, 2006.

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

etc. Ces graffiti sont, généralement, rédigés en latin vulgaire et ils apportent des informations bien précieuses aux linguistes comme, par exemple, le niveau d'alphabétisation des populations, car ces textes comportent des fautes d'orthographe ou de grammaire. La présence des fautes dans les textes fournissent aussi des indices sur la manière dont le latin était prononcé par ses utilisateurs.

Les graffiti sont, par essence, éphémères mais on peut encore trouver des graffiti remontant à deux millénaires à Pompeï, l'un des rares sites qui soit suffisamment bien conservé. De l'Antiquité et du Moyen Âge on a encore de nombreux exemples de graffiti: l'Agora d'Athènes, la Vallée des rois en Égypte, les grands caravansérails du monde arabe, etc. gardent des inscriptions qui ont parfois une importance historique remarquable,

Les chercheurs ont découvert de nombreux autres exemples anciens: graffiti maya à Tikal en Guatemala, graffiti vikings en Irlande ou à Rome, runes varègues en Turquie, etc.

On trouve souvent des graffiti, parfois très anciens, dans les cellules de prisons, les réduits monacales, les casernes, les cales des bateaux, les caves, les catacombes (les graffiti des premiers chrétiens, dans les catacombes romaines, sont une importante source de documentation à leur sujet), etc. Certains meubles en bois sont souvent gravés d'inscriptions comme, par exemple, tables et bancs d'écoles.

A travers les siècles, de nombreuses églises romanes ont été gravées de graffiti recouverts immédiatement par un enduit.

1.2. Graffiti des temps pré-modernes et modernes

Au XVIII[e] siècle en France, Restif de la Bretonne[3], écrivain libertin, vers l'âge de la cinquantaine, rapportait des évènements de sa vie sous forme de graffiti qu'il faisait sur les parapets des ponts de l'Île Saint-Louis lors de ses promenades quotidiennes. Cette activité maniaque a duré environ sept ans, puis, il l'a abandonnée en constatant la disparition trop rapide de ses mots qu'une main « malveillante » effaçait[4].

Les contextes de tensions politiques ont déterminé le développement du graffiti urbain, ainsi: pendant les révolutions, sous l'occupation, (par exemple, le reichstag à Berlin a été couvert de graffiti par les troupes russes), pendant la guerre en Algérie ou dans les régions où se posent des problèmes d'autonomie (Bretagne des années 1970, Irlande du Nord, etc.). A partir des années 1960, à la suite de la disponibilité d'aérosols de peintures « émaillées » (à l'origine destinées à la peinture automobile), une partie des graffiti a gagné une vocation esthétique.

[3] Nicolas Edme Restif , dit Restif de La Bretonne ou Rétif de La Bretone (1734-1806), fils de paysans devenu ouvrier typographe ; à son tour polygraphe, il fait paraître de très nombreux ouvrages touchant à tous les genres littéraires

[4] Il effectue alors le relevé de ses propres mots qu'il transcrit dans un recueil publié à titre posthume et intitulé *Mes inscriptions*.

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

Les spécialistes affirment que le phénomène a été très spectaculaire dans le métro de New York dont les rames se sont soudainement couvertes de noms: *Taki 183, Tracy 168, Stay High 149*, etc[5]. En quelques années, ces *tags* (signatures) se sont sophistiqués et sont devenus de véritables typographies. Le but du graffiti était dès le départ l'obtention de la célébrité, la reconnaissance des autres taggers ou graffeurs. Pour faire reconnaître leur existence, tous les moyens étaient bons. La simple affirmation de l'identité (*je me surnomme Taki, j'habite la 183e rue [6], mon nom traverse la ville tous les jours, j'existe*) s'est doublé d'ambitions plastiques. Ce n'est plus seulement le graffeur le plus actif ou celui qui prend le plus de risques qui acquiert la renommée. Produire les plus belles œuvres est un autre moyen de se faire remarquer et de devenir célèbre.

1.3. Les styles standardisés

Très rapidement, des styles standardisés se sont cristallisés et des groupes se sont formés permettant aux graffeurs de s'unir pour exécuter des actions spectaculaires (peindre plusieurs rames d'un train par exemple), pour ajouter un nom collectif à leur nom individuel mais aussi pour s'affronter entre groupes, de manière pacifique ou non. Ces groupes sont souvent constitués par origines ethniques et ont pour noms des acronymes en deux ou trois mots: *Soul Artists* (SA), *The Crazy Artists* (TCA), etc.

Le *New York Magazine* lance, en 1973, le concours du plus beau graffiti du métro ce qui a émulé la participation des jeunes. Pendant les années 1970, la culture du graffiti est plus ou moins figée dans son fonctionnement et dans ses productions. La culture *hip-hop* émerge du graffiti mais aussi d'autres formes d'expression nées en même temps: une nouvelle danse plutôt acrobatique (break dance), un genre musical à base de textes parlés (rap), de mixage de disques (dee jaying), (scratch) et de fêtes en plein air (sound systems). Les deux pionniers les plus célèbres d'une conjonction entre break dance, rap, dee-jaying et graffiti sont Phase 2[7] et Fab Five Freddy[8].

Mais, la situation change à la fin des années 1970, quand le graffiti a été sévèrement réprimé dans le métro de New York. Le graffiti a commencé à se « diffuser » sur les murs des quartiers défavorisés de la ville avant d'essaimer dans d'autres grandes villes américaines (Los Angeles, Chicago, Philadelphie, Houston)

[5] Souvent, le pseudonyme était accolé au numéro de la rue où résidait le graffiteur

[6] A l'époque, cette rue se trouvait dans le quartier le moins aimé de New York (South Bronx)

[7] On lui attribue la paternité de plusieurs styles, tels que le style « bubble » ; il est un des principaux fondateurs de la conjonction entre rap, break dance, dee-jaying et graffiti ; en 1982, Phase 2 a sorti le single, *The Roxy*, dédié au célèbre club *The Roxy* ;en 1984, il lance le *International Graffiti Times*, qui est historiquement le premier fanzine consacré au graffiti.

[8] Fred Brathwaite (né en 1959), connu sous le nom de Fab Five Freddy, est un artiste de graffiti des années 1970. il apparaît et signe en 1981 le clip « Rapture », de Blondie, le premier cut de MTV. En 1988 Fab Five Freddy devient l'animateur de l'émission musicale *Yo! MTV Raps.*

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

et dans diverses grandes villes européennes: Paris, Londres, Berlin, Amsterdam et Barcelone surtout.

En France, à Paris 1960, Brassaï[9] publie le livre Graffiti, fruit de trente ans de recherches qui propose le graffiti comme une forme d'Art brut, primitif, éphémère. Picasso y participe. C'est la première fois que l'on évoque le graffiti comme un art.

Dans la foulée de mai 1968, les messages politiques de la rue parisienne gagnent en poésie et en qualité graphique grâce aux étudiants en philosophie, en littérature, en sciences politiques ou en art qui font souvent preuve d'humour absurde et de sens de la formule plutôt étudié. Des exemples de graffiti de l'époque sont du type: « Cache-toi, objet ! », « Une révolution qui demande que l'on se sacrifie pour elle est une révolution à la papa. », « Le bonheur est une idée neuve. », « La poésie est dans la rue », « La vie est ailleurs », « Désobéir d'abord : alors écris sur les murs (Loi du 10 mai 1968.) », « J'aime pas écrire sur les murs. », etc.. Ces slogans étaient écrits au pinceau, au rouleau, à la bombe de peinture (plus rarement) ou sur des affiches sérigraphiées[10].

À la fin des années 1970, l'artiste Ernest, Pignon-Ernest[11] produit des affiches sérigraphiées, sans slogans, qu'il expose dans plusieurs grandes villes: « les expulsés », collés sur les murs de maisons en démolition et représentant à taille réelle des personnes tenant des valises ou un matelas, « Rimbaud », représentant le poète, jeune, toujours à grandeur nature et d'autres encore. Les sérigraphies urbaines d'Ernest Pignon-Ernest interpellent le passant et lui demandent quelle est la place de l'homme ou de la poésie dans la cité moderne.

Pour se faire connaître, les groupes de musique PunkRock parisiens utilisent la bombe avec ou sans pochoirs, les marqueurs sur tous supports. Leurs références artistiques sont le mouvement Dada ou CoBrA (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam) et bien sûr la scène Punk.

Pour annoncer leur « premier supermarché de l'art », depuis 1982, les membres du Groupe Dix10 placardent des édifices, dans le quartier Beaubourg, de grandes affiches aux personnages de Comic's; vingt ans plus tard, toujours actifs, on les retrouve dans le mouvement Une nuit. C'est l'époque où de nombreux artistes s'intéressent à l'art urbain et clandestin, qui peint des silhouettes évoquant les ombres macabres restées sur les murs d'Hiroshima ou des hommes, peints en blanc, qui courent sur les quais de la Seine. C'est aussi l'époque de la Figuration Libre, quand la créativité joyeuse et humoristique, née du Pop-Art, de Bazooka, du vidéo clip, est présente dans la rue. C'est l'époque du groupe Banlieue-Banlieue qui commence ses actions en 1982 avec des performances pendant des expositions-

[9] Brassaï, pseudonyme de Gyula Halász, né le 9 septembre 1899 à Braşov (en hongrois: Brassó - ville alors austro-hongroise et rattachée à la Roumanie depuis) et mort le 8 juillet 1984 à Nice, était un photographe français d'origine hongroise, et aussi dessinateur, peintre, sculpteur et écrivain surréaliste

[10] Procédé d'impression à travers un écran de tissu, dérivé du pochoir

[11] Pignon-Ernest, Ernest Pignon, dit Ernest, né en 1942, à Nice; il fait de la rue le lieu d'un art éphémère, collant sur le sol ou les murs des villes des dessins et des sérigraphies en noir et blanc

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

concerts et colle, en banlieue, d'immenses fresques peintes sur papier kraft. C'est l'époque où des graffeurs se faisaient enfermer la nuit dans le métro pour pouvoir en détourner les affiches. Outre la rue, les catacombes de Paris étaient aussi à l'époque un lieu important du graffiti.

1.4. Les particularités locales

Le graffiti apparaît et se développe avec des particularités locales dans presque toutes les grandes villes du monde. Ainsi, en 1961, on construit le Mur de Berlin pour séparer symboliquement et physiquement l'Europe « de l'Est » de l'Europe « de l'Ouest ». Tandis que les Allemands de l'Est n'ont pas le droit de s'approcher du mur, ceux de l'Ouest viennent de leur côté écrire des slogans, bénéficiant d'une totale bienveillance des autorités de l'Allemagne fédérale qui fait de Berlin, à l'époque, la capitale allemande de la liberté et de l'art. De nombreux artistes viennent alors du monde entier pour peindre sur le mur qui est à peu près intégralement maculé au moment de sa destruction, en 1989.

En Palestine, la barrière de séparation israélienne est depuis le début de sa construction un support d'expression. Au début recouverte seulement de slogans, elle est vite devenue le support d'œuvres d'art engagées, sous la forme de tags, graffitis et affiches,

En Espagne, la culture hip-hop a percé plus tardivement que dans le reste de l'Europe. La ville de Barcelone accueille pourtant une quantité extraordinaire de graffiti atypiques et créatifs qui mixent revendications sociales et politiques, graphisme underground et culture hip-hop.

Au Brésil, à São Paulo, le *pixaçaõ* est un genre de graffiti particulier, caractérisé par l'ampleur des zones couvertes, car les *pixadores* s'expriment, avant tout, sur les murs de la mégalopole et la recherche de visibilité les pousse à peindre des façades entières ou des surfaces situées dans des zones très difficiles d'accès.

2. LES MOTIVATIONS COMMUNICATIVES DU GRAFFITI

Les spécialistes de l'histoire du graffiti décèlent de nombreuses raisons pour expliquer son existence. Certains graffiti relèvent de la communication [12] et beaucoup servent à *diffuser un message*, par exemple, un message politique, souvent clandestin: nationalismes régionaux en Irlande du nord, en Bretagne ou en Corse, « V » de la victoire et de la liberté sous l'occupation nazie, etc. C'est le cas aussi des étoiles de David ou des mentions *« juden »* peintes ostensiblement sur les

[12] *« J'ai une preuve vraiment splendide du théorème de Fermat à vous montrer, mais je ne peux la rédiger maintenant parce que mon train arrive »* - lu dans le métro de New York

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

boutiques de commerçants juifs par les nazis dans les années 1930, inscriptions qui étaient souvent des appels à vandaliser les lieux, à molester leurs locataires et à boycotter leurs commerces.

Il y a des graffiti qui contiennent des *informations secrètes*, par exemple, les graffiti discrets et codés laissés par les cambrioleurs sur des habitations pour indiquer à leurs collègues que le lieu est intéressant, dangereux, mal gardé, etc.

Certains graffiti servent à *baliser un territoire*, comme le font les gangs criminels tels que les Crips et les Bloods à Los Angeles.

Parfois les graffiti sont des *réactions à d'autres messages* diffusés dans l'espace urbain, telles que les publicités détournées (*Le Pen* se voit ajouter *is* ou *dre*) ou commentées (*« non à la malbouffe ! »*, *« halte au porno ! »*), ou bien des détournements d'autres graffiti (*« vive le roi »*, qui devient *« vive le rôti »* dans les années 1930 en France).

De nombreux graffiteurs-artistes créent des images en *réaction à la saturation publicitaire* : à des images aux buts vénaux, ils offrent des images gratuites; à des messages concenant la promotion de produits standardisés, ils opposent une publicité pour eux-mêmes. Certains graffiti, anonymes ou non, sont des *expressions de sentiments*: cris de joie (*« il fait beau et je suis content »*), déclaration d'amour (*« Mélissa je t'aime »*) ou de haine.

Depuis l'Antiquité, on recense de nombreux exemples d'*hommages à des défunts*, sur leurs sépultures (voir par exemples les tombes de certains artistes ou poètes au cimetière du Père-Lachaise à Paris) ou dans d'autres lieux: l'attaque terroriste du 11 septembre 2001 a généré beaucoup de graffiti mémoriels, ainsi que des graffiti rendant hommage aux services publiques (police, pompiers).

Rendre hommage est souvent liée à la notion de *propriété*, dans le sens où, les tagueurs apposent le *blaze* d'amis, collègues, etc. d'abord pour faire plaisir à la personne dédicacée, qui recevra ensuite la photo du graffiti comme présent. Ce rituel se fait aussi beaucoup pour montrer aux autres qu'il existe un lien entre le "dédicacé" et le "dédicaceur" si le premier a de la notoriété.

Garder *la mémoire* sous forme de trace est un aspect important du graffiti: en gravant sur un arbre le nom de sa bien-aimée, en dessinant sur les bancs d'école ou en inscrivant sur un mur le témoignage de son passage (comme les pionniers de la piste de l'Oregon[13], en 1864, ou comme « Kilroy »[14] en 1944), l'auteur de graffiti

[13] La piste de l'Oregon était la principale voie terrestre franchissant les montagnes Rocheuses utilisée par les pionniers au XIX^e^ siècle pour se rendre depuis différentes localités situées sur les rives du Missouri jusqu'au pays de l'Oregon

[14] «Kilroy was here» est un célèbre graffiti qui apparaît pendant la Bataille de Normandie. Il se compose d'un dessin schématique représentant un personnage à gros nez, timidement caché derrière un mur, et du texte: « Kilroy was here ». Alors que les troupes américaines progressaient, elles avaient la surprise de découvrir que l'inscription *« Kilroy was here »* (Kilroy était là) les avait précédés. La légende d'un super-soldat dénommé Kilroy a été entretenue par les troupes qui, par jeu, se sont employées à écrire « Kilroy was here » dans les endroits les plus incongrus, les plus inaccessibles ou les plus risqués. La célébrité de ce graffiti est allée jusqu'à Staline qui, pendant la Conférence de Potsdam, a demandé à son assistant, en russe : « Qui est Kilroy ? ».

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

transforme son support en un document de mémoire : mémoire des événements, mémoire individuelle, mémoire collective.

Parfois, le graffiti relève de l'*art visuel*, de la *littérature* ou de l'*humour* et constitue une manifestation d'esprit humain, poétique par son aspect éphémère et altruiste et par son mode de diffusion.

Certains graffiti relèvent du simple *vandalisme*, de l'*incivilité*, ce sont des actions que les sociologues considèrent comme une manière d'affirmer son existence (« je casse donc je suis »).

3. POURQUOI LES JEUNES D'AUJOURD'HUI RECOURENT-ILS AU GRAFFITI?

Des catégories de jeunes peuvent, en effet, trouver à travers le graffiti, un désir d'affirmation de soi, ou encore un moyen d'oublier la morosité et la tristesse de leur vie.

Le graffiti *hip-hop*, ou *tag*, représente 90 % des graffiti dans la plupart des pays. Les jeunes qui adhèrent à cette manifestation ont des ambitions esthétiques et veulent, en même temps, utiliser une forme de langage secret, destiné à être compris seulement par une population limitée, ce qui ne va pas sans irriter le grand public qui perçoit bien qu'on lui impose la vue d'images qui ne lui sont pas destinées.

Le *tag* se caractérise par le paradoxe suivant: les tagueurs recherchent les meilleurs emplacements et apposent un maximum de tags mais ils sont le plus illisibles possibles. Le *tag* a effectivement sa culture propre. Chaque tagueur revendique la reconnaissance de ses œuvres mais aussi (plus couramment, car c'est plus facile), la reconnaissance de sa présence dans le lieu, transformant la ville en une sorte de jeu de piste et de stratégie géant.

Il y a des graffeurs qui vendent leur travail, sous forme de toiles peintes, ou le déclinent sous forme de Tee-shirts et autres décorations vestimentaires, de prestations graphiques, d'illustrations pour des pochettes de disques, de bijoux, de planches de skateboard, etc. Des graffiti sont parfois exécutés, contre rémunération, en présence du public pendant certains évènements tels que des concerts ou des matchs de sports populaires.

Le motif pour lequel les jeunes préfèrent le *graffiti* est apparemment difficile à expliquer: adrénaline? célébrité locale?… La forme de graffiti déclenche le plus de controverses, notamment du fait de l'ampleur du phénomène mais aussi, sans doute, du fait qu'il est l'expression d'une culture bien définie.

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

4. GRAFFITI ET VANDALISME

On constate que, tandis que pour certaines personnes le graffiti est un art de vivre, pour d'autres, il est du vandalisme. D'ailleurs, la frontière entre ces deux interprétations est parfois inexistante: un graffeur ayant fait une superbe fresque colorée, dessinée sur un mur, avec l'accord du propriétaire, pendant la journée, peut aller pendant la nuit et inscrire sa signature rapidement, illégalement, sur un autre mur.

Le vandalisme est défini comme attitude d'une personne qui détruit ou mutile des objets, qui commet des déprédations, par volonté de nuire ou sans raison précise[15]

A mesure que les mentalités évoluent, le contenu sémantique du mot *vandalisme* s'enrichit et se nuance. Le *vandale* est celui qui s'attaque aux choses, même dénuées de valeur patrimoniale, qui détruit le mobilier urbain, brûle les voitures, couvre les murs de graffiti, envoie des virus ou insère des commentaires impertinents sur Internet.

Au cours du temps, des différents auteurs ont distingué divers types de vandalisme selon les motivations des graffeurs. Ces distinctions permettent de classer rétroactivement, dans la catégorie vandalisme, des actes qui, à leur époque, auraient été qualifiés différemment.

5. LUTTE ANTI-GRAFFITI

Le graffiti soulève de problèmes financiers et de liberté d'expression pour les autorités qui ont toujours cherché à le limiter ou l'interdire.

Ainsi, à New York, les autorités ont décidé d'interdire le graffiti, suite au fait que, depuis 1984 à 1989, mille employés du métro se sont acharnés à nettoyer leurs 6 245 wagons et 465 stations, pour un coût annuel de 52 millions de dollars. Les graffiteurs ont abandonné le métro pour peindre sur des murs et sur des toiles

En France, les autorités se sont insurgées surtout contre le graffiti politique; en ce qui concerne le graffiti à vocation visuelle, il est plutôt considéré comme une curiosité. A partir des années 1980, la ville de Paris s'équipe de machines à pression pour effacer les graffitis sur les murs et pour retirer les affiches publicitaires sauvagement remplacées.

Une évolution comparable a été observée dans d'autres capitales d'Europe touchées par le phénomène. Ainsi, les mairies et les sociétés de transport investissent dans des machines anti-graffiti, ce qui représente un coût non négligeable[16].

[15] Larousse, 2008, p. 1055

[16] Depuis 2006, sur les lignes du RER parisien, les graffiti sont « vandalisés » par la SNCF : ils sont badigeonnés de peinture blanche dans le but de décourager les graffeurs d'opérer sur ses voies dans le cœur de Paris.

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

En guise de conclusions

Le phénomène du graffiti est né en même temps que l'être humain. Le coté utilitaire, en tant que documents historique du graffiti, est indéniable. Le fait que, partout dans le monde, les petits enfants aiment dessiner sur les murs et sur toute autre surface, montre que cette manifestation humaine est génétique, car personne n'apprend aux enfants à dessiner, mais ils savent le faire, de même, personne ne les apprend à téter, mais ils savent bien le faire.

Tout comme l'histoire de l'humanité qui s'est développée différemment dans les divers endroits de la terre, le graffiti a connu des formes et des types divers dus aux situations et aux conditions sociales, techniques et culturelles où il s'est produit.

Les sociologues affirment qu'un certain comportement est considéré déviant ou non, par le prisme des entrepreneurs de morale, face aux normes instituées à un moment donné, ce qui mène à la conclusion qu'une même manifestation déviante, c'est-à-dire différente des normes instituées, peut être positive ou négative, selon les critères d'appréciation, selon les principes de vie d'une époque donnée.

Au cadre de ce contexte objectif, le graffiti remplacé dans des endroits publiques doit être considérée plutôt comme un défaut d'éducation, un résultat des influences de la société que les sciences de l'éducation ne sont pas encore à même de connaître et de maîtriser. Quelque chose échappe aux sciences de l'homme, quelque chose qui puisse établir des procédées éducationnelles efficaces.

Le graffiti est un mode de vie, une manière de s'affirmer, de se faire connaître, ou bien d'avancer dans une certaine hiérarchie sociale. Même si on convient que le graffiti soit une manifestation sous-culturelle, en fin de compte, la sous-culture est une réalité depuis que le monde est monde, une réalité qu'il faut accepter, car il existe des catégories de gens dont le mode de vie se limite à la sous-culture. D'ailleurs, tout le monde est d'accord que les graffitis sont souvent de vrais œuvres d'art qui mériteraient une place d'honneur dans les musées.

Dans le contexte du graffiti sans frontières, considéré comme moyen de communication, comme un possible cadre de vie, comme une manifestation naturelle d'expression de sentiments, d'idées ou d'informations, le problème de ce phénomène doit être vu sous une autre lumière.

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)

Bibliographie sélective

[1] Calo, Federico, 2003, *Le Monde du Graff*, L'Harmattan, Paris
[2] Collectif, *AnART,* 2006, *Graffiti, Graffs et Tags*, Les éditeurs libres, Paris
[3] Giverne, A. 2005, *Hors du temps*, éd. ColorsZoo
[4] Lemoine, Stéphane & Terral, Julien, 2005, *In situ, un panorama de l'art urbain de 1975 à nos jours*, Éditions Alternatives
[5] Milon, Alain, 1999, *L'étranger dans la ville. Du rap au graff mural*, PUF, col. Sociologie d'aujourd'hui, Paris
[6] Riout, Denys & Dominique, Gurdjian & Jean-Pierre, Leroux, 1985, *Le Livre du graffiti*, Éditions Alternatives
[7] Sandevoir, Frank, 2008, *Y'a écrit kwa - Le graffiti expliqué aux curieux et aux débutants*, Éditions Alternatives
[8] Vulbeau A., 1992, Du tag au tag, Desclée de Brouwer

BDD-A20390 © 2011 Valahia University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:46 UTC)